FRF. 2

CORPS LÉGISLATIF

14181
Coll
FRC
18863

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

DE GARAT

Sur l'hommage fait au Conseil des Anciens des premières strophes du Chant du Départ *écrites avec les caractères pasigraphiques.*

Séance du 13 nivôse an 7.

CITOYENS COLLÈGUES,

Dans l'hommage qui vous est offert, on a l'air de ne vous présenter que trois ou quatre strophes d'un hymne patriotique que vous savez par cœur, écrites de deux manières, avec l'écriture dont nous nous servons tous, et avec une autre écriture dont les caractères sont encore étrangers à toutes les nations de l'Europe. Mais une chose si simple en apparence recèle les germes d'une invention faite, peut-être, pour

THE NEWBERRY
LIBRARY

donner à la fois de nouvelles forces à l'esprit humain, et une communication plus étendue, plus rapide à toutes les connoissances des peuples.

Une vérité très-féconde a été apperçue il y a un siècle à-peu-près ; c'est que le commerce des hommes est le fonds le plus riche de leurs idées.

Un obstacle et une borne à ce commerce, c'est la différence des langues : cette différence n'a pas été seulement une cause de pauvreté pour les idées des hommes ; elle a été encore une cause de confusion. L'antique histoire, ou plutôt l'antique fable de la tour de Babel a été probablement une peinture allégorique et très-ingénieuse de cette triste expérience. On a voulu nous apprendre par cette allégorie que c'est la différence et la confusion des langues qui empêchent les hommes de porter leurs connoissances et leurs travaux jusqu'aux cieux.

Un moyen se présentoit naturellement pour lutter contre cet obstacle, pour le renverser ; et on l'a mis en usage, plus ou moins, chez tous les peuples qui ont eu une instruction publique : c'est d'apprendre les langues de toutes les nations qui ont une littérature, des sciences et un commerce.

Il n'est pas rare aujourd'hui en Europe de rencontrer des hommes qui entendent assez bien toutes les langues dans lesquelles il se fait des affaires et des livres.

Mais ce moyen lui-même a des inconvéniens ; et il ne peut pas être universel : il ne peut pas être universel, parce que, pour l'acquérir, une éducation très-soignée et très-coûteuse est nécessaire ; et que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes, qui ont ou qui gagnent à peine de quoi exister, sont loin d'avoir le temps ou l'argent qu'il faut pour apprendre plusieurs langues. Ce moyen a beaucoup d'inconvéniens, parce que les langues parlées et écrites par les peuples, depuis même qu'elles ont été perfectionnées par des esprits supérieurs, ont beaucoup de vices, et que tous ces

vices passent avec les langues dans l'esprit de ceux qui les apprennent.

Je ne crois pas, comme quelques philosophes, comme Rousseau, par exemple, et même comme Condillac, que, dans les communications de leurs langues et de leurs ouvrages, les peuples se communiquent encore plus de préjugés et plus d'erreurs que de vérités : je crois, au contraire, ou plutôt je vois que c'est depuis que les peuples et les langues ont beaucoup communiqué ensemble, que les erreurs les plus funestes ont été détruites, que les préjugés qui retenoient le plus l'esprit humain dans les folies de son enfance se sont évanouis.

Mais ce qui est certain, ce que nul ne peut contester, c'est que les langues qui sont dans la bouche des hommes sont si imparfaites, que les idées déja défectueuses dans les langues où elles sont nées prennent de nouveaux défauts dans leur passage d'une langue à l'autre ; ce qui étoit indéterminé devient plus indéterminé, et ce qui étoit équivoque plus équivoque. Ajoutez à cela que les beautés même d'une langue, transportées peu adroitement dans une autre, la défigurent, parce qu'elles s'y trouvent étrangères à toutes les analogies, à toutes les affiliations établies, au corps déja subsistant de la syntaxe et du dictionnaire.

Un homme qui n'avoit pas seulement étendu son esprit en le portant dans toutes les sciences, mais qui avoit encore étendu toutes les sciences en y portant son esprit, Leibnitz, avoit senti profondément de quel prodigieux secours seroit pour le progrès de nos lumières une langue qui seroit à-la-fois exacte et universelle : et lui qui possédoit toutes les langues de l'Europe, peut-être aussi bien qu'il sera jamais possible à un seul homme de posséder tant de langues à-la-fois, il avoit reconnu aussi que parmi toutes celles qu'il avoit étudiées il n'y en avoit aucune qui fût digne

de devenir la langue de l'espèce humaine et de la vraie science : c'est alors que Leibnitz conçut le projet si hardi de créer lui-même cette langue unique qui manquoit à la science et à l'espèce humaine.

Si, toujours errant de science en science, et semblable à ces comètes qui errent de sphère en sphère, le génie de Leibnitz avoit pu se réunir et se concentrer tout entier dans l'exécution de ce vaste projet, il est probable qu'il l'eût, ou exécuté, ou rendu, pour les siècles à venir, d'une exécution plus facile.

Cependant, dans la manière dont Leibnitz avoit conçu cette idée, il y avoit une circonstance qui ajoutoit infiniment à toutes les difficultés qui en seront toujours inséparables : c'étoit une langue parlée qu'il vouloit créer pour tous les peuples ; et s'il y a quelque chose d'impossible en ce genre, c'est de faire prononcer de la même manière à toutes les nations tous les sons de la voix humaine. L'organe lui-même, c'est-à-dire l'instrument, change d'un pays à l'autre : est-il possible que les sons qu'il rend ne changent pas ?

Ce n'est ici, citoyens collègues, ni le lieu ni le moment de s'étendre sur des considérations si importantes cependant pour les révolutions politiques qui se sont opérées et pour celles qui doivent s'opérer encore. Mais une remarque que je dois faire, et qui peut-être n'a jamais été faite avec assez de précision, c'est que, dans la bouche des hommes, les langues tendent à se varier, à se diviser en dialectes d'abord, ensuite en idiômes tout-à-fait étrangers les uns aux autres ; et que, dans l'écriture au contraire, sous la plume et sous la presse, les langues les plus diverses tendent à se rapprocher ; à démêler et à multiplier ce qu'elles ont de commun ; à effacer ce qu'elles ont de divers ; à se prêter ou à se prendre réciproquement des expressions et des tournures ; à se confondre enfin presque entièrement en une seule et même langue dont l'unité ne devient

jamais sensible aux oreilles, mais devient très-visible aux yeux.

La langue anglaise des Hume, des Robertson, des Smith, et la langue italienne des Metastase, des Beccaria, des Filangieri, ne sont presque plus, pour celui qui les lit, que des dialectes légèrement diversifiés de la langue française du siècle des Voltaire, des Montesquieu et des Rousseau.

Ce qu'il faut conclure de cette remarque, que toutes les observations confirmeront, c'est que, pour tenter avec succès la création d'une langue nouvelle et universelle, il faut que cette langue soit écrite et non parlée. On écrit la langue de l'algèbre, et on ne la parle pas; je doute qu'il fût possible à Lagrange lui-même de traduire avec la parole ces expressions si courtes et si riches qui se pressent et se serrent sous un petit nombre de caractères algébriques, qui étonnent la pensée des prodiges qu'elle opère elle-même.

N'en doutons pas, c'est à cet avantage d'être une langue qui s'écrit sans se parler que l'algèbre est redevable de ses deux grands autres avantages : le premier, de confondre par sa perfection; le second, d'être devenu, pour tous les savans de l'Europe, la langue universelle de la géométrie et des sciences physiques.

Ces réflexions sur les langues parlées et écrites, citoyens collègues, ne m'éloignent pas de l'objet sur lequel j'ai demandé la parole : c'est par ces réflexions que je pouvois arriver à ce que je me proposois de vous dire de la pasigraphie.

Elle a, je le soupçonne, ou elle aura avec le temps plus d'un rapport avec l'algèbre.

Son inventeur ne la donne pas pour une langue : il la donne pour une manière d'écrire, avec les combinaisons de douze caractères, les pensées conçues et exprimées dans quelque langue que ce soit.

Cette manière uniforme d'écrire les pensées exprimées

dans les langues les plus différentes, est elle-même, je le crois, une langue, et ne peut pas être autre chose.

Ce qui le prouve sans réplique, peut-être, c'est qu'en supposant une peuplade qui n'auroit aucune autre langue parlée, écrite ou gesticulée, mais qui posséderoit l'écriture pasigraphique ; on se persuade que cette peuplade pourroit, avec cette seule écriture, exprimer tous les objets de la nature, toutes les conceptions de l'esprit humain, et trouver dans la pasigraphie tous les secours nécessaires pour le commerce des idées, pour le progrès des connoissances.

Ce qui distingue une écriture qui n'est qu'une écriture, d'une écriture qui est une langue, c'est que celle-ci est une langue par elle-même, et que l'autre représente seulement une langue.

L'une ne réveille immédiatement que des sons ou des mots ; l'autre réveille immédiatement des choses et des pensées.

Si l'écriture pasigraphique n'étoit que la représentation des langues de toutes les nations, elle ne seroit qu'un chiffre universel : mais elle est ou elle peut devenir un un jour la représentation de tout ce que la nature présente, de tout ce que l'esprit humain conçoit ; et c'est ce qui l'élève au rang bien plus glorieux de langue. C'est de là aussi qu'elle tire cette faculté éminente de servir d'une écriture commune à toutes les langues qui se parlent et s'écrivent : et cela n'est pas très-étonnant ; car, puisqu'elle exprime tout ce que toutes les langues peuvent exprimer, elle est, par cela même, un truchement propre et commode pour toutes les langues.

En déterminant ainsi la nature de cette invention avec plus de précision et plus d'exactitude que ne paroît l'avoir fait l'inventeur lui-même, on s'assure mieux, mes collègues, de la réalité, du nombre et de la grandeur des avantages qu'on peut en retirer.

1°. Cette *écriture-langue*, qu'on me permette cette

expression, représente les choses, les qualités, les images et les pensées, en les divisant par classes, en les portant successivement par ses signes du genre à l'espèce, de l'espèce à l'individu, et quelquefois, par une marche plus analytique encore, de l'individu à l'espèce, de l'espèce au genre ; et ce procédé tout-à-fait philosophique, tantôt effacé, tantôt altéré dans nos langues, mais toujours sensible, toujours visible dans la pasigraphie, sera pour les esprits qui en contracteront l'habitude, un puissant moyen d'acquérir le véritable esprit philosophique.

2°. Les caractères pasigraphiques sont en très-petit nombre ; il n'y en a que douze : ces caractères, très-distincts à l'œil, par un petit nombre de combinaisons très-distinctes elles-mêmes, mettent et fixent sous les yeux une multitude de choses et d'idées dans trois ou quatre traits de plume ; c'est-là précisément une des principales sources de tous les miracles de l'algèbre, et de la force prodigieuse que l'algèbre donne à l'esprit : on est donc autorisé à espérer quelque chose de semblable de la pasigraphie.

3°. Les enfans et même les hommes passent et perdent plusieurs années à apprendre assez mal une seule des autres langues : celle-ci, lorsqu'elle est enseignée à quelqu'un qui a de l'intelligence, peut être comprise dans quelques heures, apprise dans quelques jours, et devenue familière dans quelques mois. Ainsi, par elle, les années, les âges et mêmes les siècles que les peuples consumoient à étudier des mots et des signes, seront employés à étudier la nature, à chercher tous les genres de perfectionnement de l'espèce humaine et de son existence sociale.

4°. Enfin, à l'instant même où l'enseignement de cette écriture-langue sera répandu parmi les nations de l'Europe, elles y trouveront les moyens de la communication la plus rapide pour toutes leurs lumières, pour toutes leurs

233

découvertes, pour toutes leurs entreprises. Et ceux qui aiment la liberté, comme elle mérite d'être aimée ; ceux qui attendent des révolutions qui s'opèrent et de celles qui se préparent l'accroissement des seuls grands biens qu'il y ait sur la terre, la raison et la vertu : ceux-là conçoivent quel prix on doit mettre à une invention extrêmement propre à rendre les révolutions plus sûres, plus faciles, plus générales, à en écarter sur-tout les malheurs et les horreurs qui en paroissent inséparables, et qu'elles ne produisent cependant que lorsqu'elles sont combattues d'une part, et dirigées de l'autre par les affreuses passions que nourrit et qu'enflamme l'ignorance.

Quand des résultats d'une utilité si étendue et si grande ne devroient se réaliser, citoyens collègues, qu'après que cette nouvelle langue auroit été travaillée et perfectionnée par plusieurs générations successives ; cette pensée du législateur qui s'étend sur l'avenir vous portera, sans doute, à honorer et à favoriser cette invention de votre encouragement, à l'instant même où il en a été fait mention dans l'enceinte de vos séances.

Je conclus à ce qu'il soit fait mention dans le procès-verbal de l'hommage fait au Conseil des Anciens par l'auteur de la pasigraphie, et à ce que les strophes pasigraphées du *Chant du Départ* soient déposées à la bibliothèque du Corps législatif.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE
Nivose an 7.